

La mort dans l'âme

Michel Tremblay, *Encore une fois, si vous permettez*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 72 p.

Michel Marc Bouchard, *Le chemin des passes-dangereuses*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 96 p.

Jovette Marchessault, *Madame Blavatsky, spirite*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 100 p.

Sylvie Bérard

Number 92, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérard, S. (1998). Review of [La mort dans l'âme / Michel Tremblay, *Encore une fois, si vous permettez*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 72 p. / Michel Marc Bouchard, *Le chemin des passes-dangereuses*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 96 p. / Jovette Marchessault, *Madame Blavatsky, spirite*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 100 p.] *Lettres québécoises*, (92), 39–40.

Michel Tremblay, *Encore une fois, si vous permettez*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 72 p., 10,95 \$.
 Michel Marc Bouchard, *Le chemin des passes-dangereuses*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 96 p., 12,95 \$.
 Jovette Marchessault, *Madame Blavatsky, spirite*, Montréal, Leméac, collection « Théâtre », 1998, 100 p., 12,95 \$.

THÉÂTRE
 Sylvie Bérard

La mort dans l'âme

Tout est en place pour nous protéger des autres et de nous-mêmes, et de la parole et du silence, et de la vie et de la mort.

Michel Marc Bouchard

« Pourquoi écrire *Le chemin des passes-dangereuses* »

C'EST PEUT-ÊTRE UNE COÏNCIDENCE ou un signe des temps, ou alors cela est attribuable à la nature profonde du théâtre qui, à divers degrés, enfonce constamment le même clou de l'éros et du thanatos, mais, enfin, trois pièces parues en août dernier chez Leméac ont comme pivot dramatique une problématique de la vie et de la mort présentes à travers leurs personnages, que ce soit Nana chez Michel Tremblay, qui s'étourdit de circonlocutions pour retarder l'idée de la mort, les trois frères fictifs de Michel Marc Bouchard, qui retardent le moment d'arriver au fait de la mort de leur père, ou cette madame Blavatsky représentée par Jovette Marchessault dans sa quête théosophique unissant les morts des siècles passés aux vivants des temps présent et futur.

En quatre temps et demi

Le théâtre de Tremblay en est un qui prône la vie, même si certains de ses personnages échouent dans leur recherche d'une existence meilleure. Du destin rêvé par les belles-sœurs au monde parallèle de Marcel en passant par le quotidien transcendant de chacun de ses personnages, l'univers fictionnel de l'auteur est truffé de ces figures dramatiques en quête de vie. La plupart de ses pièces se présentent comme une réactualisation de cet univers, comme une façon renouvelée de prêter un autre souffle à cette galerie de personnages colorés et tragiques.

Encore une fois, si vous permettez met en scène Nana, la grosse femme du roman des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*. On la retrouve ici dans un huis clos avec son fils qui agit aussi en tant que « narrateur » de l'histoire et qui ne porte que ce nom, d'ailleurs. La pièce, précédée d'une sorte de prologue inscrivant cette œuvre dans le contexte de la dramaturgie universelle, se déroule en quatre temps correspondant à quatre phases problématiques de la vie du narrateur, de la préadolescence jusqu'à l'âge adulte. Les dialogues explorent une facette plus intime de ces personnages frayant dans l'univers global de Tremblay.

Ici le dramaturge superpose cependant une autre forme d'intertextualité à cette autoréférentialité qui lui est familière. C'est le théâtre qui apparaît comme le véritable référent ici, émaillant les dialogues et conditionnant l'action.

Le narrateur : [...] Elle est née à une époque précise de notre pays, elle évolue dans une ville qui nous ressemble, c'est vrai, mais, j'en suis convaincu, elle est multiple. Et universelle. Elle est la tante de Rodrigue, la cousine d'Électre, la sœur d'Ivanov, la marraine de Caligula, la petite nièce de Mrs Quickly, la mère de Ham ou de Clov et peut-être même des deux. Et quand elle s'exprime dans ses mots à elle, ceux qui parlent autrement la comprennent dans leurs mots à eux. Elle traverse toutes les époques et fait partie de toutes les cultures. (p. 10-11)

La vraie vie est ailleurs

On trouve ici un hommage à la création sous toutes ses formes, un clin d'œil à toutes les conventions artistiques et une manière très sensible et créative de traiter de la recréation perpétuelle du monde fictif par la lecture. *Encore une fois, si vous permettez*, toutefois, est loin de se présenter comme un jeu intellectuel fondé sur de fines références au théâtre universel, et encore moins comme une démarche nombriliste. Au contraire, si elle se donne à lire comme une réflexion sur l'imaginaire, elle s'attarde aussi aux sources de ce parti pris pour l'invention par les mots.

Dans le dialogue entre le fils et la mère se révèle une sorte de filiation créatrice. La mère veut que son fils fasse quelque chose de sa vie, et c'est par l'analogie avec la fiction qu'elle transmet son message. Le fils, quant à lui, tente d'obéir à cette injonction et de ne pas « faire comme tout le monde ». À mesure que la pièce progresse, il devient de plus en plus clair que l'aboutissement de ce programme passera par la création, car « l'imagination, ça peut servir à prévenir ». C'est aussi la création qui permettra au narrateur de transcender la mort de sa mère et de prouver à cette dernière qu'il entend réussir sa vie.

Ce dialogue tendre mais non complaisant entre la mère et le fils est donc non seulement un plaidoyer pour l'imagination et un trait d'union entre deux êtres qui camouflent sous une avalanche de mots leur amour profond l'un pour l'autre, mais aussi un touchant hommage à la mère en tant que figure créatrice déterminante.

Le narrateur : [...] Moi aussi chus dramatique, moman, moi aussi j'me fais des grands monologues pour m'étourdir, moi aussi chus prêt à me moquer de tout pour éviter de faire face aux choses ! C'est pas un défaut, moman, c'est une qualité, pis c'est peut-être ça qui va me sauver ! (p. 61)



Michel Tremblay

Un fantôme dans le placard

Chez Michel Marc Bouchard également on retrouve une figure fondatrice. Dans *Le chemin des passes-dangereuses*, c'est cette fois l'image du père ayant marqué trois frères, et elle est essentiellement négative. À

quelques heures du mariage de l'un d'entre eux, on les retrouve réunis à la suite d'un accident de la route survenu à deux pas du camp de pêche familial, soit sur les lieux mêmes où leur père a trouvé la mort à pareille date alors qu'ils étaient enfants.

Ce concours de circonstances leur apparaît vite comme l'occasion idéale pour régler leurs comptes entre frères et dresser des bilans quant à leurs vies respectives : chacun a échoué d'une certaine manière à ses yeux et aux yeux des deux autres, et, dans ces conditions extrêmes, les trois hommes vont finir par se dire (s'avouer) leurs quatre vérités.

Cependant, cet événement constitue surtout le prétexte pour l'un d'entre eux, Ambroise, pour initier son propre procès et celui de ses deux frères quant à la disparition de leur père, disparition dans laquelle ils ont eu un rôle, passif ou actif, à jouer. En effet, les trois frères ont des comptes à régler avec leur mauvaise conscience, celle d'avoir regardé leur père mourir sans intervenir, simplement parce que cette mort les arrangeait et les débarrassait d'une figure encombrante et gênante qui les dominait de sa possessivité de poète éthylique.

La réussite de ce texte tient dans la tension dramatique qui s'installe et qui ne nous abandonne pas avant la dernière ligne du dialogue par laquelle on comprend que les frères sont coincés dans une boucle sans fin. Le rythme des dialogues est envoûtant et contribue à donner à la pièce un souffle pratiquement lyrique. Mais si la forme apparaît si habile, c'est aussi qu'elle colle littéralement à l'action et aux idées du texte, à la vie de ces personnages condamnés à ressasser sans cesse la même question dans leur tête. Cette forme n'est pas sans rappeler celle du rondeau, les didascalies initiale et finale contenant le signe de l'inclusion de la pièce entre deux événements similaires sinon un seul et même événement, soit le son d'un camion qui dérape. Tout au long de la pièce, cette pratique de la répétition persiste par la reprise d'éléments de dialogue qui pourrait évoquer l'art de la fugue si elle ne représentait la lourdeur et l'impression d'étouffement de la circularité de la pensée des personnages.

Carl/Victor/Ambroise : *Comment j'ai fait pour revenir à la même place ? On a fait combien de tonneaux ? Comment ce qu'on peut tourner en rond en marchant tout droit sur un chemin tout droit ? Six, huit ? On a roulé, on a roulé. C'est comme si j'avais tourné en rond. Deux, trois secondes... Comment j'ai fait pour revenir à la même place ? On a fait combien de tonneaux ? Combien ce qu'on peut tourner en rond en marchant tout droit sur un chemin tout droit ? Six, huit ? On a roulé, on a roulé.* (p. 69)

La conclusion de la pièce nous ramène par la force des choses au prologue où l'auteur dénonce le refus de la pensée. L'écriture, dit-il,

dans toute sa franchise, en nous permettant de régler nos comptes avec la mort, nous aide finalement à vivre.

Des revenantes

Au contraire des deux pièces précédentes se déroulant en huis clos, on voyage beaucoup dans *Madame Blavatsky, spirite*, de Jovette Marchessault. Dans cette pièce, l'auteure met en effet en scène le personnage éponyme qui, à la fin du siècle dernier, de Paris à Londres en passant par New York et l'Inde, a marqué la belle société par ses démonstrations de spiritisme et l'exploration des lois gouvernant le monde. Et plutôt qu'un apprivoisement ou une réconciliation intime avec la mort ou une mort, il s'agit ici littéralement d'une entreprise de harnachement des forces de l'au-delà à des fins spirituelles collectives.

On retrouve Helena Petrovna Blavatsky entourée de ses alliés, qui la confortent dans ses idées et l'aident à pousser plus loin sa réflexion. On la voit aussi confrontée à ses détracteurs, qui contestent sa démarche et l'accusent d'imposture. Médium de talent ou charlatan de la pire espèce ? L'histoire a retenu ces deux facettes concurrentes de la personnalité de Blavatsky. Jovette Marchessault, quant à elle, a choisi de représenter le personnage dans sa quête de la vérité. Plutôt que de faire la chronique d'une époque et de laisser l'histoire départager le vrai du faux, elle prend parti en tant que biographe et tente de faire émerger une cohérence de tous ces faits historiques. Chacun des gestes du personnage est inscrit dans une logique où tous les moyens sont bons pourvu qu'ils mènent à l'essence des choses, que ces moyens passent par l'étude des plus anciennes philosophies ou par des démonstrations tapageuses qui frappent l'imagination.

La pièce s'ouvre sur une séance de spiritisme, alors que le personnage central se trouve à Paris, et se termine à New York à l'heure des bilans. La vie de Blavatsky est livrée en onze tableaux se présentant comme autant de temps forts dans sa vie professionnelle et intime. Différentes figures, historiques ou imaginaires, croisent l'existence de la spirite, qu'il s'agisse de la comtesse de Ségur née Rostopchine ou de son âne fictif Cadichon, de Mohandas Karamchand Gandhi ou d'une momie égyptienne. Tous servent à éclairer une dimension particulière de madame Blavatsky.

Dans cette nouvelle pièce, Jovette Marchessault poursuit ainsi son œuvre de dramaturgie biographique, redécouvrant un personnage ayant marqué l'histoire culturelle des femmes. Les correspondances entre le personnage fictif et l'identité réelle de l'auteure sont nombreuses : de même que la spirite entend intégrer pleinement les femmes dans l'avenir de l'humanité entrevu comme étant « d'une splendeur sans limite », la dramaturge redonne la parole aux femmes ayant porté en elles d'importants pans d'histoire. Madame Blavatsky est dépeinte comme une figure fondatrice de l'élan unificateur qui trouve sa source aux tout débuts de l'histoire humaine et étend ses ramifications jusqu'à nous.

Madame Blavatsky : *Non seulement j'écris sur des sujets que je n'ai jamais étudiés, mais je donne des citations de livres que je n'ai jamais lus de ma vie. [...] J'écris sur toutes les merveilles psychologiques de l'univers, sur notre mère l'Inde, sur un chat transformé en météore, mais surtout j'écris sur Elle, Isis, sur le divin féminin de l'être, sur la Mère divine jadis adorée à travers l'univers.* (p. 68)

